

À l'heure du coronavirus, les cours de guitare ou de violon s'organisent à distance. Messageries, vidéos et tutoriels s'efforcent d'accompagner l'apprentissage

# Leçon de musique virtuelle

RODERIC MOUNIR

**Pédagogie** ▶ La fermeture des écoles, y compris de musique, force les enseignants à développer des trésors d'ingéniosité. Urgence oblige, tout n'est pas en place, mais que les parents se rassurent: «Nous ne sommes pas en vacances», dit Philippe Régana, directeur du Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre de Genève (CPMDT). Une plateforme devrait permettre dès la semaine prochaine de poursuivre les cours en collectif, d'échanger des vidéos, de former des groupes de discussion et consulter des bases de données utiles à l'apprentissage.

Classes virtuelles, blog pour stimuler les échanges: l'institution genevoise, qui compte 4000 élèves et 200 profs, se mobilise aussi pour «la solidarité numérique entre enseignants. Il s'agit d'aider les plus âgés, ou les moins rompus aux outils numériques, à les maîtriser», insiste Philippe Régana. Qui promet au passage l'initiative d'une enseignante du CPMDT, Nadine Assassi-Bacchetta: le 20 mars à 20h20, tous les musiciens et musiciennes sont appelés à jouer l'*Ode à la joie* de Beethoven (en si bémol majeur) à leur fenêtre ou sur leur balcon.

## Horizontal ou vertical?

En attendant, les initiatives individuelles fleurissent. Eleonore Giroud enseigne le violon à l'école de musique de Cheseaux-Romanel, près de Lausanne. Depuis lundi, elle donne ses cours sur Skype et Whatsapp. «Pour l'instant, seuls quatre élèves sur quinze ont répondu présent, en fonction de la motivation et la disponibilité des parents, précise-t-elle. Mais cela devrait évoluer au fil des jours.» Elle-même doit s'adapter à la situation, échanger avec ses collègues et mettre en place une méthode appelée à s'affiner.

Pour l'instant, Eleonore Giroud envoie par internet des partitions à ses élèves, qui les interprètent en se filmant. Les parents renvoient ensuite le clip, qui est visionné et commenté en retour, si nécessaire par une nouvelle vidéo. «Selon les logiciels employés par les élèves, je dois positionner mon téléphone horizontalement ou verticalement, pour que l'image ne soit pas couchée.» Evidemment, corriger un geste, faire une remarque en lien avec les tendons ou la musculature, demander de reprendre un passage, tout cela est bien plus aisé en direct.



Marion, 8 ans, en échange virtuel avec sa prof de violon. DR

«C'est sûr que rien ne remplace la présence. D'un autre côté j'ai l'impression qu'en se filmant, les enfants se placent dans une position de représentation, une bonne habitude à prendre», constate

**«Pour aider Marion à maintenir le tempo, sa prof nous a fourni de petites phrases à scander»** Mathieu

l'enseignante. «On a fixé un rendez-vous en direct car Marion avait des problèmes de justesse d'accordage, commente de son côté Mathieu, père d'une violoniste en herbe de 8 ans. C'est normal à cet âge, mais ni mon épouse ni moi n'ayant fait de violon, nous serions bien incapables

de l'aider.» Reste que le cours virtuel est tout sauf un jeu et qu'il implique une participation active – ne serait-ce que technique – des parents. «C'est intéressant parce qu'on n'assiste habituellement pas au cours, note Mathieu. Pour aider Marion à maintenir le tempo, sa prof nous a fourni de petites phrases à scander.»

Alors oui, c'est accablant quand les parents doivent déjà jongler entre télétravail et organisation du foyer. «Mais l'école à domicile n'étant pas encore en place, on est au moins partiellement déchargés pendant une heure.» Pour Eleonore Giroud, dont les concerts au sein des orchestres qui l'engagent – tel le Sinfonietta de Lausanne – sont tous annulés, ces cours sont aussi une nécessité, car ils assurent la moitié de ses revenus.

## Des directives avant tout

Professeur de guitare au Conservatoire de musique de Terre-Sainte et environs, près de Nyon, Gianluigi Bocelli fait aussi de l'éveil musical à destination des

tout-petits, ou de personnes avec handicap, à l'Espace musical de Genève. Ses élèves ont entre 6 et 18 ans. Il s'est également converti au tutoriel numérique. «Il faut imaginer des dispositifs et des exercices adaptés. On doit aussi obtenir le consentement des parents pour communiquer avec leur enfant par messagerie.»

Un cours sur Whatsapp n'a évidemment pas la même teneur qu'un «vrai» cours, «mais si les élèves jouent le jeu, cela peut très bien fonctionner. D'autant qu'en 40 minutes, on donne avant tout des directives, relativise l'enseignant. L'essentiel du travail, l'élève le fournit seul en pratiquant son instrument à la maison.» Pour Gianluigi Bocelli, «il est important de maintenir le lien et d'impliquer les jeunes dans des activités d'une manière qui leur parle, dès lors qu'on les confine à la maison». Une contribution au pacte générationnel et social, en somme. Et qui sait si des idées pédagogiques, voire des compositions originales, ne naîtront pas de cette contrainte? I

## Le virus contamine jusqu'à la musique

**Internet** ▶ Le coronavirus inspire des chansons qui pullulent sur les plateformes vidéo ou de streaming. Tous les genres sont représentés, avec des titres de plus ou moins bon goût, qui trouvent une audience spectaculaire ou confidentielle. Le Dominicain Yofrangé, musicien établi, cumule ainsi plus de 5 millions de vues sur Youtube avec son clip *Coronavirus*, posté le 9 février. Le chanteur, allongé sur la civière d'une ambulance commence par tousser sur un tempo latino poussé à l'extrême, avant d'entonner en espagnol «Fais gaffe, voilà le coronavirus».

Loïn de cette production qui a bénéficié d'un budget honorable, on trouve aussi le *Sega Coronavirus*, tourné avec les moyens du bord sur l'île de la Réunion. On y voit le méconnu JF Aubin danser en chemise à carreaux ou assis sur un lit d'hôpital, masque de protection sur la tête.

Les paroles, en créole réunionnais, donnent dans le registre de la prévention: «Un petit virus qu'on voit à peine est en train de nous tracter/Un simple touché un simple toussé peut te tuer/Le coronavirus a débarqué, il faut te protéger.»

Sur les plateformes de streaming, c'est le déluge. Il y a des chansons lâchées seules comme *La cumbia del coronavirus* d'un certain Mister Cumbia ou des playlists qui rassemblent des titres d'artistes connus en écho à la pandémie, comme *Température* de Sean Paul, *Hot N cold* de Katy Perry ou encore *Don't Panic* de Coldplay.

La plupart des innombrables titres originaux créés autour du Covid-19 sont l'œuvre d'illustres inconnus, pas nécessairement artistes, et ne «passent pas la rampe», comme le dit Bertrand Dicale, journaliste spécialiste de la musique. Mais plutôt que de savoir si certains resteront dans le temps, «ce qui est intéressant», c'est que les plateformes permettent un «circuit court, du producteur au consommateur». «Ces morceaux faits à la maison se retrouvent à la disposition de tous, visibles. Bertrand Dicale y voit là cette «capacité du peuple à créer de la chanson ou du slogan, autour d'un événement marquant». **ATS/AFP**

# A 12 ans, elle transmet sa passion des livres dans une favela

**Rio de Janeiro** ▶ La jeune Lua, qui rêve de devenir vétérinaire, a créé une bibliothèque dans la favela de Tabajaras, où les livres affluent.

«Les livres, je ne les lis pas, je les devore!» s'écrie Lua, scrutant avec gourmandise les pages d'un ouvrage sur Nelson Mandela, dans la bibliothèque qu'elle a fondée à seulement 12 ans dans sa favela de Rio de Janeiro. Cette pièce d'une vingtaine de mètres carrés au simple toit de tôle ondulée, avec 18'000 livres soigneusement rangés sur des étagères et des coussins éparpillés sur le sol, c'est son univers, qu'elle a baptisé «O mundo da Lua» (le monde de la Lune).

De son vrai nom Raíssa Luara de Oliveira, la fillette, radieuse dans sa salopette rose, a choisi un surnom qui évoque l'astre lunaire, mais elle a bien les pieds sur terre. «A 12 ans, j'ai fait plus pour mon quartier que vous durant tout votre mandat», a lancé récemment cette métisse aux boucles blondes avec des reflets roses, dans une vidéo adressée au maire de Rio, Marcelo Crivella. Son quartier, où elle habite depuis l'âge de cinq ans,

c'est la favela de Tabajaras, tout en haut d'une colline qui surplombe les zones chics de Copacabana et Botafogo. Du balcon du bâtiment de l'association qui accueille la bibliothèque, on peut voir au loin le Pain de sucre, l'une des principales attractions touristiques de Rio.

Lua a eu l'idée de créer ce lieu il y a six mois, après s'être rendue à un salon du livre. «J'ai vu une maman dire à sa fille enfant qu'elle n'avait pas les moyens de lui acheter un livre qui coûtait 3 réais (environ 60 centimes, ndr). Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose», raconte-t-elle. A peine rentrée du salon, l'adolescente a pris en cachette le téléphone de sa grand-mère et a lancé un appel aux dons de livres sur Facebook. En se faisant passer pour sa grand-mère, elle a ensuite envoyé un message à Vania Ribeiro, la vice-présidente de l'association de quartier, pour lui demander de lui céder un local. Mme Ribeiro a tout de suite compris qu'il s'agissait en fait de Lua et lui a répondu: «Si tu t'en occupes toi-même, c'est d'accord.»

«Quand j'ai appris qu'elle avait fait tout ça dans mon dos, je l'ai un peu grondée, mais après,

je l'ai soutenue à fond», dit sa grand-mère Fatima Oliveira, une couturière de 60 ans, que Lua appelle «Maman» parce qu'elle l'élève depuis qu'elle est bébé. La vidéo de cette pré-adolescente débordant d'enthousiasme a vite fait le buzz et les dons ont commencé à affluer de toute la ville. Lua a ensuite enchaîné les plateaux télé, donnant encore plus de notoriété à son projet. Elle reçoit encore aujourd'hui des quantités de livres, environ 1500 par semaine, presque trop pour sa petite bibliothèque. Derrière les étagères, de grands cartons remplis sont prêts à partir vers une autre destination.

«Un jeune du Piauí (Etat pauvre du nord-est, ndr) m'a dit qu'il voulait s'inspirer de mon projet pour ouvrir une bibliothèque dans son village. J'ai sélectionné 500 livres pour lui, mais on a besoin d'argent pour lui envoyer, donc je vais faire un appel aux dons sur internet», raconte-t-elle. D'autres envois sont prévus, à Rio et dans quatre Etats du Nord-Est. En attendant de faire des heureux dans tout le Brésil, les livres recueillis par

Lua redonnent l'envie de lire aux enfants de la favela. «J'adore venir ici, ça m'évite de traîner dans la rue quand je ne suis pas à l'école. Avant, je ne pensais qu'à jouer au foot ou aux jeux vidéo», dit Daniel Couto Nascimento, 10 ans, vautre sur un coussin, une bande dessinée à la main.

Lua n'était pas non plus portée sur la lecture avant ses neuf ans, jusqu'à ce qu'une enseignante lui fasse découvrir *Journal d'un dégonflé*, best-seller de l'Américain Jeff Kinney destiné au public adolescent. Aujourd'hui, elle devore des livres bien plus épais, et sur des thèmes comme le racisme ou la tolérance religieuse. «J'ai vu mon père se faire plaquer contre un mur par des policiers juste parce qu'il est noir. Et récemment, un internaute m'a traitée de sorcière vaudou sur les réseaux sociaux, disant que j'avais volé la couleur de cheveux des Européens», relate Lua.

Ce genre d'attaque ne fait que renforcer la motivation de la jeune Brésilienne, qui rêve d'être vétérinaire et planche déjà sur un nouveau projet: un refuge pour les chiens et chats errants de sa favela. **LOUIS GENOT/AFP**